

Mais si tante consentait à soutenir le siège, elle voulait ne pas s'en apercevoir. Elle fit, le lendemain, laisser les portes et les fenêtres de sa chambre, de façon qu'aucun bruit ne pût arriver jusqu'à elle, et prit le parti de vivre enfermée, comme dans une casemate. Elle n'entendit ni les rumeurs de la bataille, ni les cris de la foule, elle n'eut point le spectacle navrant et grandiose de Paris sombre, affamé et sanglant. Elle endura les privations communes, sans une question, sans un reproche, mais ayant, dans les yeux, l'horreur de ce qu'elle devinait de l'agonie française. Cependant, le jour de la capitulation, voyant les figures de ceux qui l'entouraient plus défaits et plus tristes, elle dit :

—C'est la fin, n'est-ce pas ?

Et comme chacun baissait la tête, sans répondre, elle s'agenouilla devant le portrait du mort, et on l'entendit qui priait pour la France.

Elle sortit de Paris débloqué, dans une voiture aux stores baissés, et, par un train de nuit, se rendit à Arcachon, où elle resta jusqu'à la fin de la Commune.

Ainsi, contre ce cœur souffrant, le destin semblait s'être acharné, renouvelant sans cesse ses tortures, et entretenant cruellement la plaie qui avait été ouverte, un jour, par le malheur.

Comment tante Ursule eût-elle pu oublier ? Comment sa rancune eût-elle pu s'éteindre ? A son chagrin personnel s'ajoutaient continuellement les chagrins des autres. Tout ce qui lui était advenu de douloureux, dans la vie, elle avait le droit d'en rendre l'armée responsable. Elle n'avait tremblé, pleuré et regretté que par cette tueuse. Et la haine qu'elle lui rendait n'était pas plus grande que le mal qu'elle en avait reçu.

VI

Dans sa chambre, après le refus formel qu'elle avait opposé à la demande de M. Bernard en faveur du capitaine Roger, Ursule songeait, et tout ce passé douloureux lui revenait à la mémoire. Entraînée par la tendresse qu'elle avait pour sa filleule, elle s'interrogeait, se demandant, avec trouble, si ses griefs étaient assez solides pour qu'elle persistât dans sa résolution, au risque de faire pleurer Aline.

De cet examen de conscience elle sortit fortifiée. Oui, elle était dans son droit, et pouvait pousser la résistance jusqu'à ses extrêmes limites, jusqu'à ses extrêmes conséquences. Entre elle et l'armée, c'était une lutte engagée, depuis vingt ans, et dans laquelle tous les coups avaient porté au cœur. Et maintenant, cette armée, qui lui avait pris son fiancé, voulait lui prendre sa filleule, son Aline, son enfant adorée, pour la donner à un capitaine, qui la traînerait à sa suite, de garnison en garnison, jusqu'au jour où il la laisserait veuve, sans appui, sans espoir, torturée par le regret.

Elle savait, par expérience, de quelles angoisses est faite cette existence des femmes, qui ont des êtres aimés dans les batailles. Et elle n'en voulait pas pour Aline. L'enfant de son cœur, souffrir, comme elle avait souffert ! Jamais ! Elle ne savait pas, cette petite, elle s'entêtait par ignorance. Mais quand son esprit serait éclairé, quand elle connaîtrait les tortures qu'une telle union pouvait lui préparer, elle reviendrait à des idées plus raisonnables. Elle avait été conquise par l'élégance victorienne d'une tournure de joli garçon, éblouie par l'éclat d'un uniforme brodé... Un uniforme ! Quelle dérision !... Mais elle comprenait l'inanité de ces séductions... Et on

la marierait à quelque bon gros notaire, bien calme, bien sédentaire, et bien à l'abri des combats.

Tante commença immédiatement sa campagne. Elle résolut de procéder, d'abord, par la persuasion, quitte à revenir ensuite à la rigueur. Elle dérida son front, se fit un visage souriant, et, à l'heure habituelle, comme si de rien n'était, elle descendit dîner.

Dans la salle à manger, le père, la mère et la fille, tristes et contrainsts, attendaient. Ils regardèrent, avec surprise, tante s'installer tranquillement à sa place. Ils l'écoutèrent parler librement, sans efforts, avec gaieté même, n'en croyant pas leurs oreilles. La scène, dont le souvenir pesait si gravement sur eux, semblait, pour elle, n'avoir pas eu lieu.

Ils respirèrent, s'adressèrent des regards ravis. Au fond d'eux-mêmes, ils pensèrent :

—Tante a réfléchi. Tout va peut-être s'arranger.

Mais ils n'osèrent pas parler. Ils craignirent, instinctivement, qu'un mot prononcé malencontreusement ne perdît tout. Après le dîner, tante prit sa nièce par le bras, et, très amicalement :

—Viens faire un tour de jardin avec moi.

Aline frémit : elle comprit que rien n'était fini ; bien au contraire, que tout commençait. La soirée était douce, et les fleurs des corbeilles, ranimées par la fraîcheur qui descendait avec la nuit, répandaient dans l'air des senteurs délicieuses. Un calme profond régnait, et, tout au loin, une cloche d'église sonnait lente et mélancolique. Les nerfs de la jeune fille, si cruellement tendus depuis plusieurs heures, s'amollirent brusquement, et, sans pouvoir retenir ses pleurs, elle se laissa tomber sur un banc, cachant son visage entre ses mains.

—Eh bien ! mon enfant, voyons, dit tante Ursule, beaucoup plus troublée qu'elle ne l'eût voulu.

—Oh ! tante, si tu savais comme j'ai du chagrin !...

Le hasard les avait menées à la place même où, quand elle était toute petite, Aline s'était jetée sur sa marraine, la retenant par sa robe de ses douces mains d'enfant, et l'arrachant à son accès de noire misanthropie. Ce jour-là, aussi, repoussée violemment, elle avait pleuré. Et le cœur de la vieille fille, retourné en un instant, avait capitulé devant ses larmes. Ursule l'entendait encore criant : "Tante m'a fait mal !" Et elle la faisait encore souffrir maintenant... Était-il donc dans sa destinée de causer du tourment à l'être qu'elle chérissait le plus au monde ? Elle prit la main d'Aline :

—Voyons, chère petite, sois sage... Tu n'as pas l'expérience de la vie... Si je te contrarie, c'est pour ton bien... Oh ! tu sais quelle affection j'ai pour toi... Demande-moi tout ce que tu voudras : je suis prête à te l'accorder...

La jeune fille secoua sa tête blonde :

—Je n'ai qu'un désir, c'est d'épouser celui que j'aime.

—Puisque je te dis que ce serait aller au-devant du malheur !...

Aline leva ses beaux yeux, et, avec conviction :

—Mais, marraine, je ne le crois pas...

Tante pensait tristement : Quelle tête elle a ! C'est tout à fait moi, à son âge ! Mon père aussi m'avait dit ce que je viens de lui dire... Moi non plus, je n'ai pas voulu le croire... Hélas ! combien j'en ai été punie !

—En somme, ce garçon, reprit la vieille fille, tu ne l'as vu que rarement... Tu t'es prise pour lui d'une fantaisie romanesque... Mais tu ne le connais pas !... Rien ne t'attache à lui... Nous t'en montrerons d'autres... Sais-tu ce que je vais proposer à ton père ? Un